Des synonymes français

fondés sur l'étymologie.*)

Abandonner, laisser, quitter, delaisser.

L'idée commune à ces quatre verbes est de se séparer d'une personne ou d'une chose qui reste dans la situation, dans l'endroit dont on s'éloigne (verlassen); c'est le degré d'attachement qui en décide le choix. L'étymologie prouvera comment ce sens général se soit successivement établi avec la forme, et elle fera connaître le moyen de saisir les différences que l'usage a autorisées entre ces verbes. Abandonner trouve sa racine dans l'ancien bandon (Diez), presque toujours précédé de la particule à, d'où le substantif abandon, et de celui-ci le verbe abandonner. Bandon est le roman bando, que nous rencontrons en italien, en espagnol, en portugais avec la signification de ban, de proclamation et d'exil. Le mot bando, commun à toutes les langues romanes, s'appuie sur bannum, qui signifie dans le latin du moyen âge edictum et interdictum, et qui, d'après Grimm, est à dériver de l'allemand bannan ou du gothique bandvjan. D'après cette étymologie, le verbe abandonner se dira d'une séparation qui fait éclat, à cause de l'attachement qui a eu lieu entre une personne et l'objet dont cette personne se sépare. — Laisser est l'italien lasciare ou lassare, le portugais leixar, avec lesquels il vient du latin laxare; il se dira, selon cette origine, simplement d'une séparation quelconque, de même que quitter (italien quitare, chitare), qui tire son origine du latin quietus. — En mettant d'accord ces explications étymologiques avec l'usage, nous pouvons établir ces différences: Laisser et quitter, qui se confondent presque entièrement dans l'usage, expriment en général le sens ci-dessus indiqué. Abandonner dit plus que quitter et laisser; abandonner, c'est quitter entièrement, c'est quitter une personne, une chose auxquelles on était attaché par des liens d'intérêt, d'amitié, ou auxquelles on s'était livré avec ardeur. — A l'égard de la signification nous pouvons comparer les verbes laisser et quitter aux verbes latins linquere et relinquere, abandonner à derelinquere et à deserere. Délaisser répond au latin destituere, c'est-à-dire, abandonner une personne qui a besoin de notre secours. — Il reste encore à remarquer que les trois

*) Il y a sept ans que j'ai publié dans le programme d'invitation de notre collége la première partie „des synonymes français," avec l'intention de donner le plus tôt possible une suite simple. Mais depuis ce tems j'ai fait des études plus étendues à cause d'un „livre d'instruction de la langue française," que j'ai fait paraître en 1854; et ce sont ces études, qui m'ont fait changer de dessein à l'égard des synonymes. Les ouvrages de Diez, qui m'avaient principalement attiré, m'ont donné l'idée d'appuyer les synonymes français sur l'étymologie. C'est pourquoi je ne donne pas à présent une suite simple, mais un nouvel essai.

premiers de ces verbes se disent tant des choses que des personnes, et que délaisser ne s'emploie que des personnes. — Les exemples suivans vont être la preuve de ces définitions. On dit: „Dieu n'abandonne pas les siens" parcequ'on veut indiquer l'attachement qu'il y a entre Dieu et les siens; mais on dira: „Dieu ne délaisse jamais ceux qui espèrent en lui," en supposant le secours sur lequel comptent ceux qui espèrent en Dieu. „L'appétit, le sommeil nous abandonne. C'était un crime chez les Grecs que d'abandonner son bouclier. Cette rivière a laissé son ancien lit. On quitte la chambre, une place, le service, une personne pour un moment."

Abattre, démolir, renverser, ruiner, détruire, anéantir, bouleverser.

Ces verbes conviennent dans l'idée de faire tomber, d'affaiblir, de diminuer, de causer la perte d'une chose; en voici les différences. Abattre, composé de la préposition à et de battre (lat. battuere), signifie mettre à bas, mais non pas dans ce sens qu'il peut être entièrement confondu avec „faire tomber"; la signification d'abattre est plus forte et plus retreinte. Ce verbe rapelle l'idée qui tient au verbe battre (battuere): il se dira donc proprement de ce qui tombe tout d'un coup, de ce qui descend avec rapidité, et cela de sorte que l'objet tombant devient plus étendu, plus large par la violence de tomber. Voilà la signification, que l'adjectif bas a eu dans les premiers tems de la langue française, synonyme de large (Diez) répondant à bassus du latin du moyen âge. Savoir: bas est l'italien basso et le latin bassus, que le gloss. d'Isidor. explique par humilis, crassus, curtus; ce mot rappelle donc le grec βάσσων, forme dorique pour βαθύς, et semble avoir été en usage des anciens Romains — du moins dans la langue vulgaire, — ce qui appert du nom propre Bassus (Aufidius Bassus, Calpurnius Bassus etc.). Les autres verbes ci-dessus indiqués conviennent dans la signification d'abattre, mais chacun avec une idée accessoire prise dans l'étymologie. — Démolir (lat. demoliri), c'est abattre pièce à pièce; il ne se dit que d'une masse (lat. moles), d'un bâtiment. — Renverser vient, à l'égard de la forme, du latin revertere; quant à la signification il répond à evertere. Il signifie aussi abattre, mais il ne se dit au sens propre que d'un objet qui touche à terre, qui est sur pied; au lieu que l'objet qu'on abat ne doit pas toucher à terre: celui-ci peut planer en l'air, comme l'oiseau qu'on tire pour l'abattre. Renverser exprime donc mettre à la renverse, faire tomber une personne, une chose qui était sur pied. — Ruiner est formé du latin ruina, et suivant cette origine il signifie faire tomber par morceaux (lat. diruere). — Détruire (lat. destruere) est opposé à construire, il désigne donc renverser une construction, un édifice ou toute autre chose semblable; c'est dissiper tellement l'ordre des choses, que ce qui reste ne laisse plus reconnaître l'objet dans sa propre forme. — Anéantir, c'est reduire au néant (ital. niente, du latin ens, entis = être, Wesen, Ding, précédé de la particule ne, nec), détruire absolument (lat. delere). — Bouleverser contient l'idée de ruiner, d'abattre, de renverser entièrement, de troubler avec violence, ainsi qu'il ne reste que des globules d'air (en latin bullae, d'où le verbe bouleverser). Voilà l'étymologie de ce verbe. Il se dit donc particulièrement d'un grand désordre; mais, s'il ne s'agit d'une définition exacte, l'usage permet aussi de l'employer simplement dans la signification de déranger. — Les exemples suivans proposés par l'Académie confirmeront ce que nous venons d'exposer: „Les grands vents abattirent bien des chênes dans la forêt." Au figuré: „Ne vous laissez pas abattre

par la douleur. On démolit des fortifications. Le vent renversa de très grands arbres. Ce livre lui a renversé l'esprit. Les bâtimens qui ne sont pas couverts se ruinent en peu de tems. Cet homme s'est ruiné au jeu. Les eaux détruisirent la digue. Les barbares ont détruit l'empire romain. Dieu seul peut anéantir les êtres qu'il a créés. Le tremblement de terre a tout bouleversé. Pour trouver ce livre, j'ai bouleversé toute ma bibliothèque."

Abolir, abroger.

signifient tous les deux mettre hors d'usage (abschaffen); la manière, dont on met hors d'usage un arrangement, une organisation, autorise le choix de l'un et de l'autre. Si cela se fait par le tems, par la coutume, on dit abolir (répondant entièrement au latin abolere); s'il se fait par une loi, par une ordonnance, on dit abroger (comme en latin, abrogare). — Les exemples suivans s'expliquent eux-mêmes: „Les nouvelles coutumes ont aboli les anciennes. Cette loi fut abolie par le fait, sans être formellement revoquée. La puissance despotique abroge souvent ce que l'équité avait établi."

Accompagner, escorter

ont l'idée commune d'aller ensemble avec quelqu'un (begleiten). Ce sens s'exprime en général par accompagner, du latin comitari, avec lequel il convient presque entièrement à l'égard de la signification. L'étymologie du verbe escorter est plus difficile, parcequ'il faut faire plusieurs détours pour parvenir à son origine; mais c'est par ces détours que nous réussissons à saisir l'idée accessoire qui différencie ce verbe d'accompagner. Escorter est l'italien scorgere, qui exprime le même sens; et cette comparaison devient encore plus claire, si nous rencontrons le subst. it. scorgitore, qui répond entièrement au français guide. Mais la signification de scorgere, qui le fait comparer au français escorter, n'en est pas la seule ni la principale. Scorgere signifie originairement: apercevoir, observer; et cette signification nous fait supposer un primitif corgere, né de correggere, qui vient du latin corrigere. Correggere a les mêmes significations que le latin corrigere, même la primitive, qui rappelle la racine latine regere = guider, diriger. Donc si ceux qui vont ensemble avec quelqu'un ont pour but de le guider, de le diriger, de le défendre contre les accidens qui pourraient arriver, ou de le surveiller: on dit, qu'ils l'escortent. — Nous dirons donc suivant l'Ac.: „Le général détacha un corps de cavalerie pour escorter le convoi;" et „il a des ennemis, il se fait toujours bien escorter;" mais aussi: „Ce prince se fait toujours bien accompagner, il ne sort que bien accompagné, parcequ'il a des ennemis." Il s'ensuit de là, que le verbe accompagner a entièrement la signification d'escorter. Cependant dans cet exemple-ci: „Quand il s'en alla, on l'accompagna jusqu'à sa voiture," on ne peut point se servir du verbe escorter, parcequ'on a simplement pour but de faire honneur, parcequ'il n'y a rien à défendre, rien à surveiller.

Achever, finir, terminer

sont synonymes dans le sens où ils signifient toucher le but (vollenden); ils diffèrent par la manière dont on met le but à une chose. Achever est le même que le roman acabar (Diez); et, comme celui-ci a son origine immédiate dans le latin caput (signifiant non seulement le commencement, mais aussi la fin d'un objet, parcequ'il désigne l'extrême), le verbe français rappelle par son primitif

chef ce mot latin. C'est peut-être à cause de cette origine que le verbe achever aime à réunir dans sa signification les deux extrêmes, le commencement et la fin, car il signifie, selon l'usage, toucher le but en continuant ce qu'on a commencé. — Finir (lat. finire), c'est mettre le but à une chose avancée, pour l'avoir complète, sans l'égard de l'occupation permanente; il s'agit donc principalement de la fin dans le cas qu'on se sert du verbe finir, pour indiquer l'idée de toucher le but. — Terminer (lat. terminare), c'est faire cesser ce qui ne doit pas durer, c'est marquer le but (terminus). — „Les esprits légers commencent beaucoup de choses sans en achever une. Cette discussion a trop duré, il est tems d'en finir. La mort termina les conquêtes d'Alexandre."

Agrandir, augmenter.

Rendre plus grande une chose (vergrössern), c'est la signification commune de ces verbes; mais agrandir (lat. grandire — grandis) se rapporte à l'étendue, et augmenter (lat. augmentare — augere) à l'élévation, à l'abondance, au nombre. On agrandit une maison, quand on lui donne plus d'étendue par la jonction de quelques bâtimens faits sur les côtés, mais on l'augmente d'un étage. En agrandissant son terrain, on augmente son bien. Les princes s'agrandissent en reculant les bornes de leurs états, et croient par-là augmenter leur puissance: mais souvent ils se trompent; car cet agrandissement ne produit qu'une augmentation de soins. Gir.

Aimer, chérir

expriment un sentiment d'affection, d'attachement (lieben). Aimer indique en général ce sentiment, il s'applique aux choses ainsi qu'aux personnes, comme le latin amare, directement opposé à odisse. Chérir, tiré du latin carus, quelquefois charus, rappelant le grec χάρις, exprime d'après cette origine un attachement plus intime qu'aimer. Chérir signifie donc aimer tendrement, et il ne s'applique qu'aux personnes, ou à ce qui en fait partie, comme les idées, les vertus etc. — Nous aimons Dieu, le père et la mère, notre prochain; mais nous aimons aussi un chien, un cheval, un livre, le travail, la musique, la bonne chère etc. On chérit ses enfans, ses amis, sa femme, le souvenir d'un ami, la patrie; nous appelons les anciens Hébreux, le peuple chéri de Dieu. Nous ne chérissons pas une fleur, une maison; mais nous les aimons.

Allonger, prolonger, proroger

conviennent dans l'idée de rendre plus long (verlängern); voici en quoi ils diffèrent: Allonger (du latin ad et longus) a principalement rapport à la matière, prolonger (lat. prolongare) se dit principalement à l'égard du tems, proroger (lat. prorogare) ne s'applique qu'au tems qui avait été pris pour quelque chose. — On allonge une table, une galerie, un habit; on prolonge une affaire, une trève, la guerre, le terme d'un paiement; les débats se prolongent bien avant dans la nuit. On a prorogé le délai qu'on lui avait donné. On proroge le terme accordé pour l'exécution d'un traité. On proroge une dispense. On a prorogé pour une année encore cette loi qui n'était exécutoire que pour un an. — Il est encore à remarquer, que proroger a en outre un sens particulier, dans lequel il n'est pas synonyme de prolonger. Dans ce sens particulier il ne signifie pas rendre de plus longue durée le tems que l'on avait fixé pour faire quelque chose, mais éloigner, remettre le terme auquel on devait faire quelque chose. On dit dans ce sens:

„proroger le parlement," c'est remettre à un autre jour l'ouverture du parlement, le moment de ses séances (vertagen).

Amasser, entasser, accumuler, amonceler.

L'idée de mettre ensemble (aufhäufen), qui est commune à ces mots, les fait ordinairement confondre comme entièrement synonymes; s'agit-il de distinguer précisément, qu'on observe la différence qui se fait dans cet exemple de Girard: „La prévoyance amasse, l'avarice entasse, l'avidité insatiable accumule, et après avoir accumulé, elle amoncelle" — c'est-à-dire, on amasse ce dont on a besoin, ce dont on veut faire usage; on entasse pour l'amour de possessions; on accumule ce que l'on veut avoir en grande quantité; on amoncelle toutes sortes de choses mêlées.

Amuser, divertir.

Le sens propre tant que la différence synonyme de ces verbes se comprend le mieux, si nous en recherchons les origines. Il existe encore en France dans le langage familier le verbe primitif muser avec le sens neutre de perdre le tems à des riens, de badauder (Maulaffen feil haben), comme le verbe italien musare. Une telle conformité dans la signification comme dans la forme fait supposer une origine commune. Nous la trouvons dans le mot roman muso (du latin morsus, Diez), qui est à reconnaître avec peu de variations dans toutes les langues romanes, et qui dans cette même forme existe dans la langue italienne signifiant museau. Voilà une nouvelle conformité. A l'égard de cette origine nous concevrons, que le verbe amuser, qui a fait vieillir le mot primitif (muser) et qui a reçu le sens actif, peut signifier originairement „faire perdre le tems à des riens." — Divertir, suivant le latin divertere dont il vient, signifie détourner quelqu'un de quelque chose, il fait donc supposer un dessein, une occupation, au lieu qu'amuser nous rappelle un homme tenant la bouche (muso) ouverte et perdant le tems à regarder avec une curiosité niaise tout ce qui semble extraordinaire et nouveau, le véritable représentant de l'italien „dolce fare niente." — Il résulte de ces définitions, que ces deux verbes sont synonymes dans le sens où ils signifient, occuper légèrement l'esprit pour lui faire plaisir, pour le désennuyer, pour le récréer; mais il en résulte de même que divertir enchérit sur amuser: celui qui se divertit a plus de plaisir que celui qui s'amuse. Les exemples suivans approuveront ce que nous avons soutenu: „Le tems passe, quand on s'amuse; quand on se divertit, on jouit du tems. On va à la promenade pour s'amuser, à la comédie pour se divertir. On s'amuse assez bien seul; mais seul, on ne se divertit guère."

Appeler, évoquer, invoquer

expriment l'idée commune de se servir de la voix ou de quelque autre signe pour faire venir, apparaître quelqu'un (rufen, anrufen); ils diffèrent par rapport à ceux que l'on fait venir. Appeler se dit en parlant des hommes et des animaux; évoquer en parlant des âmes, des esprits, des mânes; invoquer, en parlant de ce qui est au-dessus de nous, principalement des puissances célestes. — Dans ces différences nous reconnaissons en général les significations originaires des verbes latins: appellare, evocare et invocare, et particulièrement celles des prépositions latines: ad, e (ex) et in. Ad exprime le rapport d'approche entre deux objets, par

conséquent le verbe appellare se dira de celui qui veut faire venir quelqu'un auprès de lui. Evocare désigne originairement, d'après la valeur de la préposition ex, faire venir quelqu'un d'un lieu où il est impossible d'entrer, où l'on ne veut pas aller. In c. acc. indique généralement la direction; invocare signifiera donc diriger sa voix vers une personne, un être dont nous n'osons approcher, qu'il nous n'est pas permis de faire venir auprès de nous. — L'Ac. dit: „Ne pouvant plus l'appeler de la voix, il l'appelait encore de la main. Appelez mon chien. La poule appelle ses poussins. Les nécromanciers prétendaient évoquer les âmes des morts, les esprits, les démons. On invoque les démons, la Divinité, le Saint-Esprit, les Saints. Les poëtes invoquent souvent Apollon, les Muses. On invoque la clémence du roi, le droit commun, une loi, une autorité, un témoignage."

Apprêter, préparer, disposer

s'accordent dans l'idée d'arranger, de mettre une chose dans l'état convenable à l'usage auquel on la destine (zubereiten, vorbereiten, einrichten); mais apprêter (lat. apparare) ne s'applique qu'à une occupation de mains, et les deux autres à une occupation de mains ainsi que d'esprit. — On dit d'après l'Ac.: „Apprêtez mes hardes; apprêtez le dîner; le peintre apprête des couleurs; le chapelier apprête un chapeau. On prépare (ou: on apprête) un dîner, un mets, un logement, un spectacle, une médecine. Saint Jean-Baptiste est venu pour préparer les voies du Seigneur. On prépare quelqu'un à soutenir un examen. On prépare des enfans à faire leur première communion. Préparez-vous à le recevoir. Une grande révolution se préparait alors dans ce pays. On a disposé (ou préparé, ou apprêté) les appartemens de ce château pour y recevoir le prince. Je l'ai disposé (préparé) à vous bien recevoir. On se dispose, on se prépare à la mort."

Battre, frapper.

Prenons l'étymologie pour guide dans les recherches sur le sens propre de ces verbes, et nous trouverons le moyen de les distinguer. Battre vient du verbe latin battuere, qui est à reconnaître dans toutes les langues romanes (it. battere). La signification propre du verbe battre s'explique le mieux par le mot bâton (it. bastone), qui a la même origine; il se dira donc proprement des coups qu'on donne avec un bâton. Frapper semble être d'origine grecque (ῥαπίζειν — ῥαπίς = verge). Quant à cette étymologie, frapper serait entièrement synonyme de battre, si l'origine grecque était si connue et fondée autant par un substantif que battre par bâton. Mais regardons l'arrangement des lettres. Nous trouvons, à l'égard de la prononciation de frapper, dans la lettre „r," ou plutôt dans la combinaison de „fr" une onomatopée qui indique quelque chose de violent, comme dans le grec τριχθά τε καὶ τετραχθά... L'usage justifie cette supposition. On dit d'après l'Ac.: „frapper la terre du pied, être frappé du tonnerre, frapper à la porte avec le marteau, frapper sur l'enclume, frapper quelqu'un d'un poignard, frapper l'air de cris" etc. Plus encore notre supposition est confirmée par l'usage de l'adjectif frappant, qui ne se dit que d'une „impression vive faite sur les sens, sur l'esprit, sur l'âme," comme nous le trouvons dans ces exemples: „Un spectacle frappant, un portrait frappant de ressemblance, une vérité frappante." — Suivant les explications précédentes, battre et frapper présentent l'idée commune de donner des coups (schlagen). Battre exprime ce sens en général, quelquefois avec l'idée accessoire de

donner des coups pour faire du mal; frapper se dit principalement d'un coup violent. Pour frapper il suffit de donner un coup, pour battre il faut en donner plusieurs. — On bat un chien pour lui faire du mal. On bat un habit, un tapis, pour en faire sortir la poussière par des coups redoublés.

Calmer, apaiser

signifient faire cesser un état d'agitation (besänftigen, beruhigen). Calmer indique un repos apparent — comme le calme une cessation du vent, qui est, il est vrai, complète, mais qui peut être interrompue tout-à-coup —; la signification d'apaiser est plus générale, mais s'il faut distinguer précisément, ce verbe indique un repos solide, comme le substantif paix. — „Une tempête, un incendie se calment ou se modèrent quelquefois et se raniment ensuite avec plus de violence qu'auparavant; lorsqu'ils s'apaisent, ils tirent à leur fin. Les négotiations calment les esprits; les conventions les apaisent."

Casser, rompre, briser

s'accordent dans l'idée de mettre en pièces ou en morceaux (zerbrechen); ils diffèrent à l'égard tant de la force qu'il faut employer, pour mettre en pièces, que du degré de la solidité du corps. Casser (lat. quassare) se dit à l'égard d'un corps raide, dépourvu d'élasticité, qu'on met en morceaux en le choquant. — On rompt (du latin rumpere) un corps solide et flexible, en faisant des efforts pour le plier plus qu'il ne comporte; on brise un corps solide quelconque par des coups violens ou redoublés, qui détruisent la masse et la forme du corps, de manière que les différentes parties tombent en morceaux, en poussière. D'après ces définitions, casser peut être comparé, quant à la signification, au latin „frangere," rompre et briser à „rumpere." — „On casse le verre, la glace, la porcelaine, les noix, les os et les autres corps fragiles. On rompt un bâton, le pain. Un coup de vent a rompu le grand mât. Le navire échoua et fut complètement brisé. La mer, les flots, se brisent contre les écueils."

Châtier, punir

désignent l'un et l'autre, faire souffrir à quelqu'un la peine qu'il mérite (strafen); ils diffèrent quant à l'intention. Châtier vient du latin „castigare," auquel il répond entièrement quant à la signification; le sens du latin „punire," d'où vient le français punir, est plus général que celui du français. Châtier, c'est faire souffrir à quelqu'un une peine pour le corriger; punir, c'est faire souffrir à quelqu'un une peine pour lui faire expier le crime qu'il a fait, pour qu'il serve d'exemple. — „Les pères châtient leurs enfans; les juges font punir les malfaiteurs. Dieu nous châtie en père pendant le cours de cette vie, pour ne pas nous punir en juge pendant toute une éternité. Les parens que la tendresse empêche de châtier leurs enfans sont souvent punis de leur folle amitié par l'ingratitude de ces mêmes enfans."

Choquer, heurter

s'emploient pour signifier donner un coup (stossen). Choquer exprime ce sens en général, heurter, c'est choquer violemment. — Heurter semble avoir son origine dans le mot roman urtare, qui se trouve non seulement dans toutes les langues romanes, mais aussi dans l'allemand

hurten et dans l'anglais hurt (blesser). Diez, dont nous avons emprunté cette observation, a prétendu que hurten ne se trouvait pas dans les anciens monumens de la langue allemande, et a supposé qu'il avait été en usage dans les tournois français, avec lesquels il était transplanté en Allemagne. Cette origine justifierait la valeur du verbe heurter. — On dit: „Vous choquez, par mépris, votre voisin; un crocheteur qui va brutalement vous heurte. On choque les verres à table l'un contre l'autre, on les casserait en les heurtant. Les faibles s'entre-choquent; les forts s'entre-heurtent. Tel homme qui heurte tout le monde ne souffre pas qu'on le choque."

Conduire, guider, mener.

L'idée de faire aller, de diriger (führen), qui est commune à ces verbes, les fait quelquefois confondre; cependant ils ont des différences marquées, que nous fixons le mieux en regardant l'étymologie. Dans le premier de ces verbes, qui vient du latin conducere, il ne faut pas passer la valeur de la préposition con qui, en indiquant une communauté, un grand nombre, caractérise le verbe conduire, et cela dans ce sens que celui dont on dit: „il conduit," est en état de diriger un grand nombre; et pour faire cela il faut qu'il prévale en intelligence sur ceux qu'il fait aller. C'est donc l'intelligence qui nous conduit. — Le verbe guider a, d'après Diez, pour primitif le mot gothique vitan, dont la signification: surveiller en observant (beobachten, bewachen — Diez) nous marque la différence caractéristique de guider. C'est donc la surveillance qui nous guide pour nous montrer le chemin tant au propre qu'au figuré. — Mener est le latin minare qui (suivant Priscianus, Festus, Appulejus et Ausonius) en actif a la valeur de faire aller par des menaces. C'est donc la force qui mène ceux qui ne peuvent ou ne veulent pas aller seuls. — Nous pouvons réunir ces trois verbes avec leurs différences marquées dans cet exemple: „La boussole guide le navigateur; le pilote conduit le vaisseau; les vents le mènent." Ce n'est pas, il est vrai, la surveillance de la boussole, mais celle de celui qui l'a inventée, ou de l'être suprême qui a pourvu la boussole de cette vertue secrète — c'est cette surveillance qui guide le navigateur. N'est-ce pas l'intelligence du pilote qui conduit le vaisseau, comme celle d'un général qui conduit son armée, ses troupes? C'est enfin la force des vents qui mène le vaisseau par des menaces.

Continuer, poursuivre, persévérer, persister

conviennent dans la signification intransitive de demeurer ferme dans ce qu'on a résolu (fortfahren); les prépositions avec lesquelles ces verbes sont composés nous indiquent le moyen d'en saisir les différences. Continuer est le latin continuare à l'égard de la forme ainsi que de la signification; ces verbes signifient tous les deux, en vertu de la préposition con (cum, avec, ensemble), la continuité, l'action de faire comme on a fait jusque-là, de ne pas cesser. Poursuivre (lat. insequi). La préposition pour peut marquer la destination, la cause finale; suivre, dont l'ancienne forme est sivir ou sivre (it. seguire), est le latin sequi; poursuivre a donc la signification de continuer avec l'idée accessoire d'arriver à la fin. Persévérer et persister répondent entièrement aux verbes latins perseverare et persistere, dont ils ont retenu non seulement la signification mais aussi la forme avec tant de fidéleté, que la préposition „per" est restée sans changement. Per est le français par, il ajoute ordinairement au verbe avec lequel il est composé l'idée

de cause finale, mais à la fois avec l'idée accessoire de fermeté, de constance, d'opiniâtreté. D'après cela, persévérer désigne continuer avec fermeté et constance; persister, c'est continuer avec opiniâtreté. Si nous observons l'ordre ci-dessus mentionné, nous trouvons que le suivant enchérit sur le précédent. — Les exemples suivans tirés du Dict. de l'Ac. autoriseront ces distinctions: „Continuez à bienfaire, et vous vous en trouverez bien. Pour réussir, vous n'avez qu'à poursuivre. Celui qui persévèrera jusqu'à la fin sera sauvé. On persiste à nier, dans la désobéissance, dans l'incrédulité, dans la haine."

Il reste encore à remarquer que persévérer et persister n'ont que le sens intransitif, que nous venons d'expliquer. Continuer et poursuivre s'emploient aussi transitifs avec les distinctions ci-dessus mentionnées. Poursuivre se trouve presque toujours dans ce sens transitif. Nous disons suivant Girard: „On continue son voyage après avoir séjourné dans une ville; on le poursuit nonobstant les dangers de la route."

Contraindre, forcer, violenter

ont l'idée commune d'obliger quelqu'un à faire quelque chose contre son inclination (zwingen). Contraindre se dit en général dans ce sens, forcer dit plus que contraindre, violenter exprime le plus haut dégré. Recherchons l'étymologie. Contraindre vient du latin constringere, comme astreindre d'astringere, restreindre de restringere, dont le primitif est étreindre de stringere. Ces mots latins sont fort semblables, à l'égard de la forme, et presque entièrement égaux, quant à la signification, aux mots français. Pour prouver que l'idée commune ci-dessus indiquée se trouve dans le latin constringere, nous citons un passage de Cicéron (Cat. I, 1, 1): „constrictam jam omnium horum conscientia teneri conjurationem tuam non vides?" La signification plus forte dans les deux autres verbes forcer et violenter s'explique de même de l'origine latine. Nous trouvons déjà dans les premiers tems du moyen âge le substantif latin forcia (de fortis, Diez); et la ressemblance entre violenter et violentus n'est point à contester. — L'usage ne contredit pas ces définitions, car, pour distinguer précisément, nous disons en français: „La nécessité nous contraint. Ne vous forcez point, vous vous ferez mal. Les pères et les mères ne doivent point violenter leurs enfans dans le choix d'un état."

Convaincre, persuader

signifient porter quelqu'un à croire, à faire quelque chose, mais avec cette différence que celui qui convainc (lat. convincere) s'adresse ordinairement par des preuves à l'esprit, au lieu que celui qui persuade (lat. persuadere) s'adresse au coeur en essayant d'émouvoir. L'orateur doit non seulement convaincre, mais encore persuader, c'est-à-dire toucher. Gir. Vous m'avez persuadé, mais non pas convaincu. Il faut être sincère pour persuader. Ac.

Craindre, appréhender, redouter, avoir peur

expriment un sentiment pénible excité dans l'âme par l'image ou la pensée d'un mal à venir (fürchten). L'étymologie de ces verbes est trop incertaine pour y fonder la différence de la signification. Appréhender est sans doute le latin apprehendere, mais la signification de celui-ci n'a point de ressemblance avec celle du verbe français. Craindre vient peut-être du laint

tremere (Diez); redouter est l'italien ridottare, mais leur origine commune nous ne la connaissons point. Peur est le plus facile à reconnaître; l'ancienne forme de ce mot s'écrit paour (it. paura), il vient donc du latin pavor; et la signification de ce mot latin répond au français peur. Ce sera donc l'usage seul qui nous guidera en fixant les différences de ces verbes. Craindre se dit en général dans le sens ci-dessus mentionné; on appréhende, si l'on prévoit le danger, sans en avoir un jugement certain; redouter, c'est craindre fort; les âmes crédules ont peur. L'Ac. dit: „On craint le péril, la mort, la douleur, la maladie, la pauvreté, le tonnerre etc. On appréhende le froid, on appréhende le jugement du public, les suites d'une affaire; on appréhende de se présenter devant quelqu'un, de déplaire à quelqu'un; on appréhende que la fièvre ne revienne. On redoute les forces, les armes de ses ennemis. On a peur des revenans, des esprits."

Délibérer, opiner, voter

se disent d'une opération qui se fait pour faire adopter ou rejeter une résolution, une question. Délibérer est le latin deliberare à l'égard de la forme ainsi que de la signification: on délibère en examinant les raisons pour et contre. Opiner est le latin opinari plus quant à la forme que quant à la signification: on opine en disant, et en motivant son avis sur un sujet mis en délibération. Voter vient du latin votum et signifie donner sa voix, son suffrage; c'est décider et autoriser à la pluralité des suffrages. On écoute, d'après Girard, les délibérations, on pèse les opinions, on compte les voix. — Voici quelques exemples de l'Ac.: „Le jury a délibéré pendant trois heures. Les arbitres ont opiné à renvoyer les parties par-devant les juges. On vote à chaque session le budget de l'année. Je vote comme vous."

Demeurer, loger, habiter

sont synonymes dans le sens neutre d'avoir un séjour fixe (wohnen). Demeurer est le latin demorari, quant à la forme; à l'égard de la signification il convient mieux au primitif latin morari ou au dérivé commorari, qui se disent d'un séjour moins fixe (Cic. de senect. 23: „commorandi natura deversorium nobis, non habitandi locum dedit"). Loger est d'origine allemande (Diez: „vom ahd. lauba, genauer laubja, mlat. laubia, nhd. laube — it. loggia, darum noch altfr. loge in der bed. zelt, hütte, welche bed. ihm auch im nfr. noch zusteht"), il trouve son sens propre dans le substantif loge, petite hutte (Ac.: „Cet ermite s'est fait une petite loge."): loger se dit donc d'un séjour fixe en particulier. Habiter est le latin habitare (cf. le passage ci-dessus mentionné de Cic. de senect. 23.). D'après ces explications étymologiques nous pouvons établir ces différences: Habiter exprime le sens d'avoir un séjour fixe en général, ce qui appert encore de la forme habitant devenu substantif (incola); mais il est moins en usage que demeurer et loger. Ces deux verbes diffèrent en ce que demeurer indique l'habitation dans une province, dans une ville, à la campagne, au lieu que loger désigne l'habitation dans une maison. Demeurer n'a jamais le sens actif (bewohnen); habiter s'emploie ordinairement et loger quelquefois actif. — „On peut établir dans une maison autant de logis qu'il y a de chambres, pourvu que chaque chambre soit suffisante aux besoins de ceux qu'on y loge. Quand les gens de distinction demeurent à Paris, ils logent dans les hôtels; et quand ils demeurent à la campagne, ils logent dans des châteaux. — On habite un pays, un lieu, un palais, une maison; mais on habite aussi dans un pays, dans un lieu, dans un palais, dans une maison."

Demeurer est encore synonyme de rester (lat. restare) dans le sens de s'arrêter, de se tenir au lieu où l'on est, de ne pas s'en aller (bleiben). La comparaison ci-dessus faite entre demeurer et le latin morari et celle de rester au latin restare servent à appuyer les différences que l'usage a établies. Car s'il faut distinguer avec exactitude, on dit rester, pour mettre de la différence entre deux parties, dont l'une s'en va et l'autre se tient (reste) au lieu où elle a été. En outre rester exprime quelquefois l'idée de nécessité, et demeurer celle de liberté. — „Il faut être hypocondre pour demeurer toujours chez soi, sans compagnie et sans occupation. Il y a des femmes qui ont la politique de rester les dernières aux cercles, pour dispenser les autres de médire d'elles.“ — A l'égard des idées de nécessité et de liberté on dit, que la sentinelle reste à son poste, et que le dévot demeure toujours longtems à l'église.

Diviser, partager

signifient séparer une chose en plusieurs parties (theilen); la valeur de la première syllabe les différencie de même que les verbes latins „dividere“ et „partiri“ auxquels ils répondent à l'égard de la forme ainsi que de la signification. Dans diviser et dividere c'est la préposition dis qui fait prévaloir l'idée de désunion; dans partager, c'est-à-dire, partes agere, et dans partiri c'est le substantif pars qui prévaut. D'après cette étymologie, diviser indique simplement la séparation en parties différentes, au lieu que partager va plus loin. Partager conjoint avec l'idée principale de séparer l'idée accessoire de former de nouveaux touts particuliers, et cela pour le but que la portion d'une chose partagée soit assignée à chaque participant. — On dit: „Alexandre conquit le monde et ne forma pas un empire; tout était divisé, rien n'était uni dans ces conquêtes: à sa mort partagées (sc. les conquêtes) entre ses capitaines comme des dépouilles, elles firent plusieurs grands rois. On divise un mot dont toutes les lettres ne peuvent entrer dans une même ligne. On divise une ville en arrondissemens, un pays en départemens, l'année en mois. Le père partage également son bien entre ses enfans. On partage le butin, des profits, un gâteau, si l'on a le but d'assigner à chaque participant la portion qui lui convient.

Échanger, troquer, permuter

ont tous les trois la signification de donner une chose pour une autre, sans employer la monnaie (tauschen). L'étymologie du premier de ces verbes s'appuie sur l'italien, où nous trouvons les deux formes: cambiare et cangiare avec la signification du français changer, et scambiare avec celle d'échanger. Cambiare se trouve, d'après Diez, dans le latin du moyen âge, transformé de cambire, que nous lisons dans Apulejus avec le sens du grec *κάμπτειν*, *κάμβειν*. Troquer est encore plus difficile quant à l'étymologie: il est à comparer à l'espagnol trocar et semble avoir avec celui-ci l'origine dans le latin tropica, que nous lisons dans Petronius avec la signification de changement, qui rappelle le grec *τροπή* — *τροπικός*. C'est de cette racine que Diez suppose les verbes: tropicare — tropcar — trocar — troquer. Permuter est le latin permutare. Comment moyennons-nous un accomodement entre ces étymologies et l'usage d'aujourd'hui, qui confond quelquefois, il est vrai, ces trois verbes, mais qui suppose des différences bien marquées, s'il s'agit de distinguer précisément? Permuter s'emploie, d'après son origine purement latine, dans le langage des hommes d'études antiques, principalement du clergé à l'égard des bénéfices. Quant

au mot troquer, dont l'origine est fort obscure, il semble que l'usage en ait entièrement négligé l'étymologie et fait prévaloir l'onomatopée. S'il en est ainsi, nous concevons pourquoi ce verbe est particulièrement du langage ordinaire et familier, ce qui appert de ces proverbes: „troc pour troc" et „troquer son cheval borgne contre un aveugle." L'usage d'échanger se fonde sur l'analogie avec l'italien cambiare; c'est pourquoi ce verbe se dit principalement dans le langage diplomatique et celui du commerce. — On dit: „Il voudrait permuter avec un de ses confrères. On lui a permis de permuter l'emploi, qu'il avait en province, contre un emploi inférieur dans telle administration de Paris. On troque des chevaux, des ustensiles, des marchandises etc. On échange des politesses, les ratifications du traité, les notes diplomatiques."

Égaler, égaliser.

Le premier de ces mots vient, quant à la forme, de l'adjectif latin aequalis; à l'égard de la signification il répond entièrement au latin aequare. On conçoit facilement, que la forme pleine d'aequalis ait pu avoir été plus en usage du peuple romain, et ainsi plus propre pour la formation du verbe français égaler, que le verbe latin aequare. Égaler marque et le sens de rendre égal et celui d'être égal (gleich machen und gleich sein); il exprime donc une action ainsi qu'un état, au lieu qu'égaliser ne marque qu'une action, suivant sa finition; il signifie rendre égal. D'après cela il semblerait, que le deuxième de ces mots était inutile; et les auteurs ont en effet essayé de le bannir de la langue française, mais ils n'y ont pas réussi. Égaliser est un mot français, mais il ne se dit qu'en parlant des choses. — On dit: La recette égale la dépense. Cinq, multiplié par quatre, égale vingt. Ce prince égale Alexandre. La mort égale tous les hommes." Dans le dernier de ces exemples, égaler marque une action, mais on ne peut pas le remplacer dans ce cas par égaliser, parcequ'il est question de personnes. Cependant on peut employer et égaler et égaliser dans ces phrases: „Égaliser (ou égaler) les lots d'un partage. L'amour égalise (ou égale) toutes les conditions."

Emplir, remplir

signifient l'un et l'autre rendre plein (lat. implere = anfüllen). Remplir a proprement, suivant la valeur de la préposition inséparable re, le sens d'emplir de nouveau, mais rarement cette acception se fait reconnaître; en général ce verbe s'emploie sans une idée accessoire pour emplir, qui est moins en usage. D'après l'usage on pourrait faire cette différence: Emplir se dit d'ordinaire des choses matérielles, et même liquides; remplir se dit principalement des choses immatérielles ou figurées, mais aussi des matérielles. — On dit: „emplir un coffre, une armoire de hardes; emplir une vase, un verre, une bouteille de quelque liqueur; emplir un sac." Dans ces phrases on pourrait dire aussi remplir; mais il faut employer ce verbe dans les exemples suivans: „Ce tonneau, qui était plein, a fui, il faut le remplir (c'est-à-dire de nouveau). La salle commençait à se remplir de monde." Dans ce dernier exemple c'est le sens figuré qui exige le verbe remplir.

Enfanter, engendrer, accoucher

expriment tous les trois l'idée de mettre au monde (erzeugen, gebären, hervorbringen, niederkommen), les deux premiers dans le sens actif et le troisième dans le sens neutre. Enfanter

vient, quant à la forme, du latin infantare, qui se trouve dans Térence avec la signification de nourrir comme un enfant. Ce sens n'est pas d'usage dans le verbe français, mais il rappelle particulièrement l'idée du latin infans: il signifie en général mettre au monde sans une idée accessoire; cependant ce verbe est moins en usage, il n'est relatif qu'à une action grave, principalement en parlant de l'antiquité. „Il est dit dans l'écriture: Une vierge concevra et enfantera un fils. Jadis la terre enfanta des géans ambitieux jusqu'à vouloir escalader le ciel; aujourd'hui elle n'enfante plus que des êtres rampans.“ — Engendrer est le latin ingenerare, auquel il répond aussi à l'égard de la signification en faisant prévaloir la préposition in (en). Il se dit au sens propre et de l'homme et des animaux, principalement du genre masculin. — Accoucher, composé de coucher (ital. colcare, du latin collocare), rappelant la couche, ne se dit que des femmes et indique le moment, l'action de mettre au monde. On fait, en employant ce dernier verbe, sous-entendre la peine, la difficulté, qu'il faut soutenir. — On dit: „Abraham engendra Isaac. Les théologiens disent, en parlant des personnes divines, le Père engendre le Fils de toute Eternité. Chaque animal engendre son semblable. On dit d'une femme: Elle est accouchée d'un enfant, d'un garçon, d'une fille, de deux jumeaux. Quand accouchera-t-elle?“

Presque les mêmes différences sont à observer, quand ces verbes s'emploient figurément. „Les guerres civiles enfantent mille maux. Cet auteur enfante tous les ans de gros volumes. Il n'enfante qu'avec peine.“ — Engendrer se prend dans ce sens figuré presque toujours en mauvaise part, comme dans cette exemple: „L'oisiveté engendre le vice.“ — Accoucher se dit aussi figurément en parlant des conceptions d'un auteur pour indiquer la peine de produire un ouvrage, dont il est, pour ainsi dire, la mère. „J'ai eu bien de la peine à accoucher de cet ouvrage. Socrate disait qu'il faisait l'office de sage-femme, qu'il faisait accoucher les esprits.“

Enseigner, apprendre, instruire, informer, faire savoir

s'accordent dans l'idée de faire connaître quelque chose (unterrichten). L'étymologie n'offre point de moyen de marquer les différences de ces verbes, il faut donc suivre l'usage seul. Les trois premiers s'emploient presque également en parlant des leçons dans une science, dans un art; enseigner n'a que ce sens, au lieu que les deux autres (apprendre et instruire) ont une signification plus étendue en contenant l'instruction de toute connaissance. On dit: „enseigner la philosophie à quelqu'un, la danse; le maître lui a appris le dessin; on instruit les enfans.“ Voici des exemples, dans lesquels les trois verbes ont le même sens; mais on n'emploie guère enseigner dans ceux-ci: „Cette mésaventure lui apprendra à être circonspect; c'est un homme bien instruit des affaires du monde; j'instruirai sa famille de la conduite qu'il tient.“ — Informer désigne le récit, le rapport que donne un inférieur à son supérieur. Le ministre informe le prince de ce qui se passe. — Faire savoir signifie simplement, communiquer une nouvelle à quelqu'un par lettre ou par message, pour satisfaire sa curiosité. „Je lui ai fait savoir, comment cela est arrivé.“

Entendre, comprendre, concevoir

ne sont synonymes que dans le sens figuré, dans la signification d'avoir l'intelligence d'une chose (verstehen, begreifen). Cette idée commune les fait pour la plupart confondre comme entièrement synonymes; mais s'il faut distinguer précisément, ils diffèrent tant à l'égard du degré de l'intelligence,

que quant au sujet qu'ils regardent. Les verbes latins: tendere, prehendere et capere, dont ils tirent l'origine, font reconnaître les différences fondamentales ainsi que les prépositions (en et con, lat. in et cum), avec lesquelles ils sont composés, servent à appuyer ces différences fondamentales. Le latin intendere exprime l'idée de pénétrer, de parvenir à connaître quelque chose, pour en avoir une profonde connaissance. Prehendere diffère de capere en ce que celui-là a un sens plus restreint que capere; mais tous les deux diffèrent d'intendere en ce qu'ils font moins prévaloir l'idée de pénétrer, comme celui-ci. L'usage approuve cette étymologie. Entendre a rapport plus à l'expression qu'à la pensée, au lieu que comprendre regarde principalement la pensée, il en découvre le motif. La signification de concevoir s'approche de celle de comprendre, mais elle ne regarde que l'ordre et le dessein d'une chose. Entendre et comprendre s'adressent plus à l'intelligence, concevoir plus à l'imagination; les deux premiers se disent de tout ce dont on peut se faire une juste idée, particulièrement des sciences et des langues; concevoir ne s'emploie guère dans cette dernière acception. — Suivant l'Ac. nous disons: „J'entends le latin, le grec, le français. Cette affaire est tellement embrouillée, que je n'y entends plus rien. Cet homme ne comprend rien de ce qu'on lui dit. Comprenez-vous tout ce qu'il faut de prudence et d'habileté pour réussir dans une telle entreprise? Je comprends cette langue, mais je ne sais pas encore la parler. Je conçois qu'il n'ait pas été satisfait de votre conduite. Je conçois (j'entends, je comprends) bien ce que vous me dites."

Entendre, écouter, ouïr

conviennent dans l'idée commune de recevoir l'impression des sons par l'organe de l'ouïe (hören). Ce sens s'exprime en général par ouïr, répondant au latin audire, dont le verbe français est tiré. Quant à l'usage, ce verbe ne s'emploie aujourd'hui presque jamais qu'à l'infinitif et aux tems formés du participe ouï. S'il s'agit de l'idée accessoire de distinguer accuratement les sons que nous recevons par l'oreille, on se sert du verbe entendre (hören = verstehen). Voici en quoi nous reconnaissons la synonymie de ce verbe à comprendre et à concevoir. Écouter exprime la situation de prêter l'oreille pour recevoir les sons (lauschen), comme le latin auscultare, d'où il est à dériver. Cette étymologie se conçoit facilement, si nous observons le même mot dans les autres langues romanes. En italien le latin auscultare s'est transformé en ascoltare, auprès duquel il existe encore la forme scoltare; en espagnol en ascuchar, forme ancienne, aujourd'hui escuchar; en portugais en escutar ou escoutar (Diez). — „Avez-vous ouï ce grand bruit? J'ai ouï tous les bons prédicateurs. Avez-vous ouï dire cette nouvelle? Il est souvent à propos de feindre de ne pas entendre. Il est mal-honnête d'écouter aux portes."

L'usage ne conjoint pas toujours avec le verbe d'entendre l'idée accessoire de distinguer, il se dit aussi entièrement synonyme à ouïr; c'est à cause que ce verbe est défectif. L'Ac. dit: „entendre une voix, un bruit; nous les entendons marcher, crier, rire, chanter; je l'ai entendu dire..." — Écouter a de plus, comme ouïr, la signification de donner audience à quelqu'un, d'exaucer quelqu'un. „On les renvoya sans les écouter. Le ciel écouta nos voeux. Le prince n'a pas voulu ouïr les députés. Seigneur, daignez ouïr nos voeux."

Exiler, bannir, reléguer

signifient chasser, expulser une personne hors du lieu, du pays où elle habitait ordinairement, avec défense d'y rentrer (verbannen). Exiler rappelle le latin exilium, bannir la signification du mot français ban ainsi que celle de l'allemand Bann lors du moyen âge: d'être déclaré déchu de ses dignités, de ses droits et de ses priviléges. On disait p. e. „mettre une ville au ban de l'empire." Celui qui est exilé, a été expulsé d'un pays par une autorité d'état, par le prince; on est banni par les lois, par le juge. On peut être exilé sans déshonneur, mais on est banni avec ignominie. „Le bannissement est infamant, et l'exil ne l'est pas." Reléguer a, comme le latin relegare, une signification plus étendue: on peut être relégué par un prince, par le juge, mais aussi par un homme privé; ce verbe diffère des deux autres en ce qu'il indique toujours un exil déterminé. — On dit: „Les condamnés furent tous relégués dans une île. Cet homme a relégué sa femme à la campagne, dans la province. Les Tarquins furent bannis par une décret public. Ovid fut exilé par un ordre d'Auguste."

On trouvera pourtant non seulement dans les ouvrages des poètes, mais aussi dans ceux des historiens français, que le verbe exiler est employé au lieu du verbe bannir, quand ils parlent des Romains. Cela s'explique par les moeurs et la langue du peuple romain, qui n'a pour l'une et l'autre idée que le seul mot exil (exilium). Cependant la langue et les moeurs françaises exigent expressément la différence ci-dessus mentionnée. — Dans le sens figuré nous trouvons ordinairement bannir, quelquefois reléguer, rarement exiler. „On bannit le luxe, le vice, le mensonge, la crainte, la honte, les scrupules. L'auteur a banni de son ouvrage les expressions trop techniques. On a relégué ce portrait dans une antichambre (pour indiquer un lieu déterminé)."

Faire, agir

se disent de tout ce qui regarde le mouvement, l'opération du corps ou de l'esprit dans le travail (thätig sein, handeln, thuen, treiben); mais cette opération se concentre dans celui qui agit (comme ordinairement et originairement dans le verbe latin agere), au lieu qu'elle se dirige dans celui qui fait quelque chose vers un objet qui en soit l'effet (répondant au latin facere). C'est-à-dire, agir n'est que verbe neutre; faire est en général verbe actif, et ce n'est que quelquefois qu'il s'emploie comme verbe neutre dans le sens de travailler, d'opérer, d'exécuter, d'agir. — Pour distinguer justement dans ce sens neutre, il faut observer, que le verbe agir se dit principalement par opposition aux paroles, et qu'il signifie procéder à l'exécution de quelque chose. „La sagesse veut que, dans tout ce que nous faisons, nous agissions avec réflexion. Ce remède agit puissamment. L'éloquence agit sur les esprits. Je vous prie d'agir pour moi. C'est trop délibérer, il est tems d'agir. Cet homme sait mieux agir que parler. Dieu a fait le ciel et la terre. Monsieur N. n'a rien voulu faire pour moi, quoique cela lui eût été facile. Faites la volonté de Dieu." — Faire dans le sens neutre: „Tu as bien fait. Cet homme a fait en cela comme vous auriez fait; il a fait de son mieux. Laissez-le donc faire, il saura bien se tirer d'embarras." Dans ces exemples on peut aussi employer le verbe agir, si l'action doit être expressément opposée au discours.

Garder, retenir

sont synonymes dans la signification de conserver ce que l'on a, de ne point s'en défaire (behalten). Ce sens s'exprime proprement par le verbe garder, qui fait reconnaître, à l'égard de la signification ainsi que de la forme, l'origine de l'allemand wartên (ahd.), warten (mhd.), wardôn (as.), warden (mnd.). Ces mots signifient originairement ce qu'on marque dans l'allemand d'aujourd'hui par schauen, regarder; de plus ils désignent, fixer les regards pour apercevoir (diu warta = Wachtthurm); enfin, prévoir avec l'idée accessoire de conserver (Weig. syn. W.). Voici les changemens que la signification du verbe wartên a soufferts pour parvenir à celle du verbe français garder. Quant à la transformation de ce verbe de l'allemand wartên, nous la reconnaissons le mieux dans l'italien guardare, qui a aujourd'hui encore toutes ces trois significations du verbe allemand. — Retenir vieillit dans le sens ci-dessus indiqué; il s'emploie principalement dans celui qui répond à la valeur de la préposition inséparable re: il signifie donc garder pardevers soi ce qui est à un autre (zurückbehalten). — „Nous gardons notre bien; nous retenons celui d'autrui. C'est un homme qui ne peut rien garder, il donne tout. Gardez votre place, je serais fâché de vous en priver. On lui a retenu cinq francs sur sa paie." — On dit aussi: „retenir l'accent de son pays, ses vieilles habitudes, ses défauts" etc.; mais on ne trouve plus assez correct cet usage du verbe retenir; on dit plus ordinairement, conserver l'accent...

Dr. Fuuge.